Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 46

Artikel: Le guillon
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185965

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-huitième année. N° 46 Samedi 13 Novembre 1880.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedi.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 13 Novembre 1880.

On nous assure que diverses sociétés de Lausanne, au nombre desquelles on peut citer la Société de Gymnastique, celles des Typographes, des Sous-officiers, des Jeunes commerçants, la Musique de la Ville, l'Union instrumentale, l'Echo Vaudois, l'Orphéon, le Sauvetege, le Club romand, etc., etc., sont actuellement en pourparlers, dans le but d'organiser en commun, pour un des premiers dimanches de Janvier, un grand *cortège de bienfaisance*, qui comptera sept à huit cents figurants. Le programme n'est pas encore arrêté, mais nous croyons savoir qu'il nous donnera entr'autres une revue des principaux événements de l'année, suivie d'une troupe chinoise, qui ne manquera pas d'égayer nos rues par la variété et le pittoresque des costumes.

Nous ne pouvons que recommander à toutes les personnes qui peuvent y apporter quelque bienveillant concours, cette louable entreprise, dont le produit sera affecté à des institutions charitables.

En été, la promenade favorite du Lausannois est Lavaux; les autres localités environnantes ne l'attirent que fort rarement; ce n'est qu'exceptionnellement et pour complaire aux désirs de la famille, qu'il visite parfois les premiers villages de La Côte ou Morges, Crissier, Prilly, Renens, Bussigny. Mais il se dirige toujours volontiers vers ces pentes en gradins où le vin généreux et sans acidité réjouit le cœur et stimule l'esprit; il aime à suivre le développement de la plante chérie, depuis les premiers pleurs de la sève au printemps, jusqu'à la grappe dorée de l'automne.

Et comme ces chevaux qui s'écartent de leur chemin et s'arrêtent d'eux-mêmes devant toutes les auberges où ils se souviennent d'avoir reçu un picotin d'avoine, le Lausannois se sent irrésistiblement attiré vers Lavaux, même à l'approche de l'hiver, alors que la vigne dépouillée et triste, ne laisse plus flotter au vent que quelques débris de feuilles jaunies, découvrant aux yeux du passant les squelettes du cep et de l'échalas.

Chaque dimanche, la route est encore animée d'une vraie procession de promeneurs; les cercles et autres établissements de Lutry, de Cully, d'Epesses, de Grandvaux, regorgent de citadins qui prennent leurs ébats. Puis, par-ci par-là on leur fait un signe amical, une vieille porte de cave crie sur ses gonds rouillés, et bientôt un petit cercle d'amis se forme autour du guillon d'où jaillit la séduisante liqueur. C'est probablement ces scènes de Lavaux, qui ont inspiré les jolis vers qui suivent, publiés il y a quelques années par le *Démocrate*, et qui sont dus à la plume d'un Genevois :

Le guillon.

Même dans les chansons à boire
Il faut à chacun rendre honneur,
Or, du flacon je penche à croire
Qu'on a trop vanté la valeur.
De mon équité sans pareille,
Voulez-vous un échantillon ?
Eh bien, sans nuire à la bouteille,
Moi je veux chanter le guillon.

C'est le bienheureux sanctuaire
Où sont reçus les vrais amis,
Et plus on aspire à leur plaire,
Plus vite dedans ils sont mis.
Ah ! quel ensemble magnifique
Obtient toujours l'amphitrion,
En prononçant ce mot magique :
Allons faire un tour au guillon.

Chez lui point de fausse étiquette
Ne vient gêner l'intimité,
Dût-il n'offrir que la piquette,
Je l'aime en sa simplicité.
Un verre unique pour vaisselle,
Pour parquet un peu de sablon,
Pour lustre une vieille chandelle,
Voilà les trésors du guillon.

On prétend que des diplomates,
Or rien pourtant n'est plus rusé,
Un jour trébuchaient sur leurs pattes
Pour en avoir trop abusé.
Ajoutons à leur avantage,
Qu'ils venaient du fond du Japon,
Et qu'après un si long voyage
On tape fort sur le guillon.

Souvent, hélas ! dans un ménage,
Même entre gens qui s'aiment bien,
Tout à coup surgit un orage,
A propos d'un mot ou d'un rien ;
Et l'on se rend la vie amère,
Tandis qu'à deux, près du salon,
On pourrait noyer sa colère
Au jet du bienfaisant guillon.

Quand on n'agit qu'avec franchise
N'a-t-on pas droit d'être étonné
Lorsqu'un ami, quoiqu'on lui dise,
S'obstine à rester boutonné,

Qu'on use alors du grand remède,
Remède simple autant que bon :
Est-il un secret qui ne cède
A l'influence du guillon ?

L'égalité, ce mot magique,
En théorie est fort vanté,
Mais dès qu'il s'agit de pratique,
On est bientôt désenchanté.
Descendons quelque pas sous terre,
Pour garder notre illusion,
Car buvant tous au même verre,
Tous sont égaux près du guillon.

Dans l'Orient la guerre affreuse
Vient de déchaîner sa fureur,
De cette lutte malheureuse
Le vrai motif c'est la chaleur,
Car lorsqu'il fait chaud, il faut boire,
Et la Russie, en vrai glouton,
Voudrait pour tonneau la mer Noire,
Constantinople pour guillon.

Au lieu de voir dans l'hyménée
Son vrai but, le bonheur à deux,
Combien de gens, toute l'année,
Vivent comme étrangers entr'eux,
Que diraient-ils d'une personne
Qui, profitant de leurs leçons,
Dans un endroit mettrait la tonne
Et dans un autre son guillon.

Tous les Vaudois, contre Genève,
Se sont mis dans un grand courroux,
Prétendant que le lac s'élève
Et que la faute en est à nous.
Hélas ! ce n'est pas sans justice,
Car, franchement, comment veut-on
Que le tonneau se désemplisse
Quand on encombre le guillon ?

Quand d'une grave maladie
Votre docteur voit les signaux,
Vite au diable il vous expédie,
Lentement pour prendre les eaux.
Le mien connaît mieux la nature,
Car à chaque indisposition,
C'est lui qui dirige ma cure
Et notre source est le guillon.

Grigou et sa fenna.

Grigou et sa fenna s'accordâvont pas tant bin. L'est veré que Grigou quartettâvè pe soveint qu'à son tor et quand retornâvè à l'hotô on bocon bliet, la Rosette, sa fenna, qu'avâi 'na forta pince, lo traitâvè pe bas què terra et lâi reprodzivè de lâi rupâ son bin. Ce cein avâi éta vito de, Grigou arâi laissi passâ la câra et n'arâi rein repondu, po avâi pe vito fé ; mâ la Rosette ne poivè pas botsi et l'ein desâi tant, qu'à la fin Grigou étâi d'obedzi dè lâi bailli 'na ramenâïe po la férè câisi. On dzo que lâi avâi bailli on pétâ que lâi étâi restâ on grâobon su lo ge, la fenna portà plieinte âo dzudzo dè pé, que lè fe paraitrè ti dou et que fe onna bouna remontrance à Grigou ein lâi deseint que n'avâi pas lo drâi dè la taupa et que lo drâi dè puni appartegnâi à la justice. Grigou, qu'étâi dein cé momeint quie furieux contrè sa fenna, repond âo dzudzo ein lâi busseint la Rosette contrè :

— Ah ! n'é pas lo drâi dè la puni ? eh bin, teni ! fédè-lo vo mémo ; mâ se vo plié, monsu lo dzudzo, tapâ dru !

Abran Toupin.

La fenna à Abran Toupin avâi bailli à se n'homo on galé petit bouébo, et la sadze-fenna avâi de à Abran que faillâi allâ dè suite tsi lo menistrè po lo férè inscrirè. Toupin lâi tracè sein pi avâi peinsâ coumeint on volliâvè derè à cé petit vallottet.

— Bondzo, monsu lo menistrè, se fâ, ma fenna a bouébâ sta matenâ et vigno férè inscrirè lo petiot.

— Ah bin vo félicito, se repond lo menistrè, et coumeint lo faut te inscrirè ; quin nom lâi bailli-vo ?

— Oh n'ein sé rein !

— Coumeint, vo n'ein sédè rein ! lo pu pas inscrirè se n'a min dè nom. Du que l'est voutron premi einfant, lâi faut bailli lo voutro dè nom et lâi derè Abran, qu'ein ditès-vo ?

— Oh bin s'on vâo ! se repond Toupin, bâilli-lâi pi lo min ; por mè m'ein pu bin passâ, tot lo mondo mè cognâi prâo !

Nous remarquons de bien curieux details dans un ouvrage intitulé : *Notes d'un voyageur au Maroc.* Il faut les lire pour se faire une idée des mœurs de ce pays aussi grand en étendue que la France et peuplé de 8 millions d'habitants. Chose incroyable, le Maroc est resté jusqu'ici presque complètement en dehors du mouvement de la civilisation ; c'est du moins ce que nous affirme M. Ed. Amicis, qui en revient.

Quelques lieues de mer seulement séparent Gibraltar de Tanger, et on dirait qu'entre ces deux villes, il y a tout un monde. « Ici la vie fiévreuse et bruyante des villes européennes, et à trois heures de là, le nom de notre continent résonne comme un nom fabuleux ; chrétien veut dire ennemi. Notre civilisation est ignorée, crainte ou bafouée ; tout est changé, depuis les premiers éléments de la vie sociale jusqu'aux plus insignifiantes particularités de la vie privée. On se trouve dans un pays inconnu auquel rien ne rattache et où tout reste à apprendre... et en trois heures s'est accomplie sous vos yeux la plus merveilleuse transformation à laquelle on puisse assister sur terre. »

La population du Maroc se compose de Berbères, de Maures, de Juifs et de nègres, auxquels il faut ajouter quelques Européens que l'intolérance musulmane repousse peu à peu de l'intérieur vers la côte ; ils ne sont guère que 2,000 dans tout le pays, et habitent presque tous à Tanger, où ils vivent librement sous la protection du pavillon de leurs consulats. Les juifs sont plus nombreux ; ils forment le vingtième environ de la population et descendent pour la plupart des juifs exilés d'Europe au moyen-âge. Opprimés, haïs, persécutés et avilis, ils sont industriels, commerçants, boutiquiers, brocanteurs ; ils s'ingénient, avec la souplesse et la persévérance propres à leur race, à gagner de l'argent, et trouvent dans les écus qu'ils extorquent à leurs oppresseurs une compensation